

RECENSION DE JACQUES BOUVERESSE, *LES FODRES DE NIETZSCHE ET L'AVEUGLEMENT DES DISCIPLES*

Jacques Bouveresse, *Les Foudres de Nietzsche*, Marseille, Éditions Hors d'atteinte, 2021, 344 pages.

François Rivenc
(Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne)

Résumé

Comment a-t-on pu, par différentes contorsions et distorsions, inventer un Nietzsche de gauche, voire d'extrême gauche ? C'est une des questions que pose Jacques Bouveresse dans cet ouvrage, un peu à la manière de l'enfant qui crie « le Roi est nu ! », tant il suffit de lire les innombrables textes où Nietzsche dénonce l'égalitarisme, le socialisme, la démocratie, etc., compris comme l'expression du ressentiment des « faibles » contre les « forts », pour se convaincre de l'élitisme antidémocratique de sa pensée. Les pièces du procès sont accablantes. Mais du coup une question reste ouverte : la volonté de vérité à tout prix, qui semble être l'apanage des esprits libres, représentants des véritables forts, n'est-elle pas encore une de ces croyances qui doivent être sacrifiées pour parvenir à la vraie désillusion, celle du nihilisme achevé ? Il n'y a pas de vérité : est-ce le mot de la fin ? Tels sont les termes du problème de Nietzsche avec la vérité, qu'expose Jacques Bouveresse sans vouloir, bien évidemment, le résoudre.

I

De tous les traits du « cas Nietzsche » dont traite cet ouvrage, sur lequel travaillait encore Jacques Bouveresse à la veille de sa mort et qu'il n'aura pas eu la chance de voir publié, je retiendrai essentiellement deux aspects. Le premier est évoqué par le sous-titre de l'ouvrage : l'aveuglement des disciples, et constitue l'un des fils directeurs de la réflexion de Bouveresse (désormais désigné comme « l'A » pour « l'Auteur ») dans sa présentation de la pensée, ou mieux, des pensées, de Nietzsche. Il s'agit d'une opération à laquelle le philosophe italien Domenico Losurdo¹ a donné le beau nom « d'herméneutique de l'innocence », une expression reprise à son compte par l'A, une entreprise qui vise à disculper et innocenter Nietzsche de tout ce qui pourrait paraître l'œuvre d'une pensée « réactionnaire », d'une pensée de droite, et pire encore, d'une certaine proximité avec certains thèmes fascistes et même nazis, et finalement le présenter comme un penseur de gauche, voire de gauche extrême. C'est à l'invention de ce « Nietzsche de gauche » que s'attaque l'A, en démontant les diverses stratégies (voire les contorsions) par lesquelles on a inventé un philosophe qui ne l'était certainement pas, et qui aurait probablement désavoué avec la plus grande énergie l'interprétation, qui au moins en France a fini par devenir l'interprétation officielle qui en a fait, par une étrange alchimie, un penseur de gauche radicale.

Une telle opération de disculpation remonte à loin, au moins à 1945, date de publication par Georges Bataille de son *Sur Nietzsche*², probablement écrit en 1944, augmenté d'un

¹ Domenico Losurdo, *Nietzsche, il rebelle aristocratico*, Turin, Bollati Boringhieri, 2002 ; trad. fr. *Nietzsche, le rebelle aristocratique*, Paris, Éditions Delga, 2016.

² Georges Bataille, *Sur Nietzsche*, Éditions Gallimard, 1945.

Appendice intitulé « Nietzsche et le national-socialisme ». Bataille y dresse la liste des raisons pour lesquelles « les valeurs nietzschéennes rapportées aux valeurs racistes se situent dans l'ensemble à l'opposé » :

- La primauté de la culture : « Tout se subordonne dans l'esprit de Nietzsche à la culture, tandis que dans le troisième Reich, la culture réduite a pour fin la force militaire » (cet argument aura de l'avenir).
- L'exaltation des valeurs dionysiaques, dénoncées par le nazisme (Rosenberg par exemple) comme non aryennes.
- Nietzsche se désignait comme *l'enfant de l'avenir*, alors que le culte de la patrie fait partie du passé. « Il se définissait comme sans patrie, alors que c'est sur elle seule [la patrie] que l'hitlérisme édifie son système de valeur ».
- « Il n'est rien que Nietzsche ait affirmé d'une façon plus entière que sa haine des antisémites » (la comédie de l'antisémitisme a été organisée par sa sœur).

Il est vrai que Bataille ne va pas jusqu'à faire de lui un penseur « de gauche », à supposer que cette distinction droite-gauche ait eu un sens pour lui. Mais il insiste sur le fait que « Nietzsche devait être lavé de la souillure nazie ». Les arguments de Bataille peuvent aujourd'hui paraître faibles et insuffisants (sauf celui de la haine incontestable de Nietzsche pour l'antisémitisme), mais on peut comprendre qu'en 44-45 il y avait urgence à sauver Nietzsche de toute compromission avec la pensée nazie.

L'un des mérites des analyses de Jacques Bouveresse est de considérer en détail les différentes stratégies par lesquelles les disciples de Nietzsche contemporains ont pu inventer ce Nietzsche de gauche. Le moyen le plus simple est évidemment d'oublier, ou de méconnaître (volontairement ou involontairement) les passages les plus atterrants de ses écrits, comme celui (par exemple) où Nietzsche admet que le « dressage supérieur de l'humanité » peut éventuellement passer par « l'anéantissement impitoyable de tous les dégénérés et de tous les éléments parasites » (cité par l'A p. 124 des *Foudres de Nietzsche*)³. D'autres moyens d'innocenter Nietzsche reposent sur de purs et simples sophismes : puisqu'à notre époque un philosophe important doit être de gauche, et que Nietzsche est un philosophe assurément extrêmement important, il doit être lui aussi, comme ses meilleurs interprètes, un penseur de gauche (l'A p. 175). Mais il y a bien sûr des stratégies plus sophistiquées pour innocenter Nietzsche. Distinguer entre les textes de Nietzsche qui relèvent d'une interprétation littérale, et ceux, bien sûr les plus gênants, qui ne sont que « d'innocentes métaphores » à ne prendre que *cum grano salis* (l'A p. 67 et 249), afin de les rendre acceptables : métaphore quand Nietzsche parle de la nécessité pour les hommes supérieurs de « déclarer la guerre » à la masse (l'A p. 119) ; métaphore encore quand il est dit que « l'homme libre est guerrier » (cité par l'A p. 143), ou quand on exalte (comme Thomas Mann le lui a reproché) « l'esprit héroïque des soldats et l'esprit guerrier en général » (l'A p. 168). Qu'on doive lire de façon métaphorique de telles affirmations, cela est justifié par l'idée que quand Nietzsche parle de grande politique, il ne s'agit jamais que de la sphère de la culture, et de l'appel à une forme de grande culture dont les hommes supérieurs seraient, et eux seuls, les créateurs. C'est de cette façon que Thomas Mann (comme Bataille) innocente Nietzsche en le faisant apparaître comme « l'homme théorique, de pure culture », qui n'aurait jamais été concerné par la question de l'application de sa doctrine à la réalité pratique et politique (cité par l'A p. 279). Nietzsche penseur entièrement apolitique : voilà encore une ligne de défense pour le

³ Désormais les références présentées par « l'A p.... » renvoient à la page mentionnée des *Foudres de Nietzsche*. Les citations de textes de Nietzsche dans cet ouvrage sont si abondantes que j'ai renoncé à les recopier. Mais il peut se trouver que les pages de l'ouvrage auxquelles renvoient les appels de référence soient ou contiennent des citations de Nietzsche.

disculper de toute proximité avec le national-socialisme. Si certains de ses propos peuvent paraître suspects, ce n'est que parce que Nietzsche, tel un sismographe particulièrement sensible, aurait pressenti les catastrophes que devait entraîner l'irruption des masses, conduites par de minables et dangereux démagogues, dans l'Histoire (l'A p. 279).

Ce qui, derrière ces différents subterfuges, demeure étrange, comme le remarque Bouveresse, est qu'une large part de la philosophie française, pour dénoncer les défauts et les insuffisances de la démocratie représentative (sans compter la critique de l'abstraction sans nom que Foucault appelle « le pouvoir »), ait éprouvé le besoin de s'adresser à des auteurs aussi radicalement antidémocrates que le sont, chacun à sa façon, Nietzsche et Heidegger, dans leur combat pour une démocratie plus réelle et plus radicale, celle qu'appelle de ses vœux, plutôt que la gauche, l'extrême gauche (l'A p. 167). Curieuse façon de retourner les armes de l'adversaire, non pas du tout contre lui, mais en faveur de ce qu'ils exècrent essentiellement et ouvertement. Faut-il en accuser l'attrait qu'exerce la « profondeur » germanique vis-à-vis de la « philosophie de boutique » (pour reprendre le mot de Nietzsche, qui pourtant n'a pas été tendre non plus avec les Allemands !) que serait la tradition anglo-saxonne ? La question mérite au moins d'être posée, d'autant plus qu'en France même cette tradition a longtemps fait l'objet d'un souverain mépris.

II

Une fois dénoncées ces diverses formes d'aveuglement, on reste face à ce qu'on peut appeler le véritable « problème de Nietzsche » : son rapport à la vérité et à la volonté de vérité. Et il faut bien avouer que sur cette question, les choses sont loin d'être claires, et que les affirmations de Nietzsche peuvent même paraître contradictoires. On peut résumer la question en se demandant comment concilier, en effet, les deux assertions suivantes : « Une des choses qui distinguent le philosophe est justement l'impossibilité de se soustraire à l'obligation absolue et impitoyable de la vérité » (l'A p. 30) ; et d'autre part la conviction, typique du nihilisme extrême, « *qu'il n'y a pas de vérité*, en d'autres termes que rien dans la réalité elle-même ne correspond à l'exigence de vérité » (l'A p. 76). Il convient de noter au passage qu'en expliquant ainsi l'idée de l'absence de vérité par l'absence de quoi que ce soit dans la réalité qui lui corresponde, on admet la pertinence du concept classique ou « réaliste » de la vérité, selon lequel si un énoncé est vrai, c'est qu'il y a dans la réalité quelque chose *en vertu de quoi* il est vrai (l'A citant Dummett p. 303). Il ne semble pas en effet que Nietzsche se soit intéressé à un autre concept de vérité que celui qui voit dans la vérité la conformité à la réalité, (et non, par exemple, un effet du pouvoir), même s'il s'avère *in fine* qu'il n'y a rien de tel. On sait au moins de quoi l'on parle quand on discute du problème de la vérité, et le mot n'est pas devenu un terme pour désigner un autre concept, dont le flou, le vague, et le caractère englobant font que l'on peut se demander si l'on parle encore de la même chose (voir les remarques sur Tugendhat citées par l'A p. 315 sq.) S'agissant du *concept* de vérité, Nietzsche n'est pas moderne (ou post-moderne). La vérité absolue vers laquelle le vrai philosophe est en marche est à distinguer des demi-vérités dont se satisfait la science au sens ordinaire du terme, qui ne sont en fait que des mensonges destinés à rendre l'existence de l'espèce humaine supportable, des mensonges utiles à la conservation de l'espèce, et même des demi-vérités où se sont arrêtés la plupart des philosophes, par manque de courage. « Ce qu'il ne faut jamais perdre de vue quand on aborde cette question, mais qu'on oublie malheureusement le plus souvent, est que pour lui [Nietzsche], la vérité qu'on a été capable d'atteindre et de reconnaître est toujours fonction du degré de courage dont on a pu faire preuve. » (l'A p. 20). Et Nietzsche lui-même a évoqué le prix qu'il a dû payer en termes de souffrances pour s'autoriser à

proclamer le genre de vérités auxquelles il prétend être parvenu, comme si le courage dont il a fait preuve garantissait la valeur des révélations qui ont été les étapes du chemin parcouru (la souffrance supportée comme critère de la vérité, l'A p. 21). En ce sens, l'homme supérieur, l'homme vraiment fort, « est avant tout l'homme de la vérité et de la réalité, alors que l'homme faible par excellence est au contraire l'idéaliste, qui les refuse » (l'A p. 99). Mais alors, comment concilier ce point avec la conviction qu'il n'y a pas de vérité ? Comme le reconnaît avec franchise Bouveresse, « Cela crée évidemment un problème difficile et peut-être même à peu près insoluble, parce que Nietzsche est supposé en même temps avoir produit une critique radicale de la vérité, dont il semble finalement résulter qu'elle se situe tout simplement hors de notre portée. » (l'A p. 19). Ou, pourrait-on ajouter, – ce qu'il y aurait de pire –, qu'il n'y a rien de tel. Une solution, peut-être trop facilement consolante, consisterait à dire qu'il y a deux types, ou deux ordres de vérités. Et que ce qui distingue la vérité que recherche et doit rechercher le philosophe des vérités ou des croyances prétendues telles, est que la première est « essentiellement négative, puisqu'elle a essentiellement le caractère de la perte d'une illusion dont on a réussi à se libérer. » (l'A p. 21), même si la positivité de cette libération, que Nietzsche décrit parfois comme une guérison, est hors de doute (le « grand Oui ! » à l'existence). Sur cette voie, il semble qu'on pourrait s'en tirer en admettant que la vérité qui est l'objet du souci du philosophe est une sorte de « méta-vérité », qui consisterait à reconnaître la fausseté fondamentale de tout ce qu'ordinairement nous concevons comme vrai. Ou, pour le dire autrement, un savoir du non-savoir. Mais pour qu'il y ait là autre chose qu'un facile jeu de mots, encore faut-il caractériser la volonté qui s'exerce derrière la volonté de vérité. Comme le remarque Bouveresse, « ce qui est crucial, aux yeux de Nietzsche, dans ce qu'il y a derrière la volonté de vérité, – et qu'il faut s'efforcer de dévoiler et accepter de reconnaître, quand on y parvient –, n'est en fin de compte rien d'autre que la volonté de puissance de la vie elle-même » (l'A p. 40). La fausseté et le désir de fausseté sont si répandues dans l'espèce humaine qu'il doit y avoir, derrière la volonté de vérité, une force en quelque sorte indomptable. Mais en appeler à la volonté de puissance ne suffit pas, précisément parce que celle-ci est universelle, et est à l'œuvre chez les faibles aussi bien que chez les forts, et parmi les premiers d'une façon telle qu'elle est à la veille de l'emporter, comme le montre le « progrès » de l'esprit démocratique. Il faut donc encore qualifier la volonté de puissance à l'œuvre dans la volonté de vérité. Et cela paraît d'autant plus difficile que la connaissance se dresse contre la vie, et recèle « un péril mortel : celui du désespoir complet, qui peut tuer aussi sûrement que la destruction matérielle » (l'A p. 26 ; « la vérité tue » dit Nietzsche que cite l'A p. 27). La confiance en la vie suppose une bonne quantité de mensonge, celle qui est à l'œuvre dans les catégories de la science aussi bien que dans celles de la métaphysique, dans la piété, la bonté, l'égalité, le christianisme, etc.

Qualifier la volonté de puissance à l'œuvre dans la volonté de vérité, cela passe peut-être par une distinction essentielle à faire entre deux formes de nihilisme : le nihilisme passif, et le nihilisme actif, qui est en fait le nihilisme complet, parvenu à sa pointe extrême. Le nihilisme passif ou « fatigué » gémit de se retrouver devant un champ de ruines, la perte de la croyance en tous les idéaux. Le nihilisme extrême est la conviction qu'il n'y a pas de vérité (souligné par l'A p. 76), et cette conviction est « une preuve de la force de l'esprit » (l'A *ibid.*). Naturellement cette conviction n'est une source de joie (le gai savoir) que pour les forts, les esprits supérieurs, au nombre desquels on peut compter les rares philosophes qui se sont aventurés jusqu'à ce point. Nous voici revenus au point de départ, où l'on pouvait se demander ce qui autorise le vrai philosophe à prétendre que lui, et lui seul, a accès à cette vérité supérieure, et est capable de s'en réjouir.

Naturellement, il n'est pas dans les intentions de Jacques Bouveresse de résoudre le « problème de Nietzsche », pas plus qu'il n'est dans ses intentions de passer pour un (nouveau) disciple de Nietzsche (c'est le lien entre les deux parties de cette recension : voir les subterfuges que l'on est obligé de mettre en pratique pour rendre Nietzsche acceptable). D'une certaine façon, on peut dire qu'il se contente de présenter, avec le maximum d'honnêteté, le « dossier Nietzsche », en particulier sur la question des rapports de Nietzsche avec la vérité (et au passage de dénoncer les abus de Foucault quant à sa prétention d'être « Nietzschéen »). C'est ce qui fait la singularité des *Foudres de Nietzsche* parmi les innombrables commentaires de son œuvre. Il est clair, en lisant cet ouvrage, que Bouveresse est sensible à la grandeur de Nietzsche, à la radicalité de ses prises de position, même quand il n'éprouve aucune sympathie pour elles. Et c'est bien là œuvre de philosophe, de ne pas reculer devant la tâche de dire la vérité..., au moins quant à la réalité et au caractère tourmenté de la pensée de Nietzsche.